

LE MONDE DE FANNY FERRE

UNE FEMME D'ARGILE

Fanny Ferré, une jeune artiste de 26 ans, crée un étrange peuple d'argile. Elevé au rang de la sculpture et du statuaire le plus achevé, l'art céramique y atteint une puissance et une technique.

Avec des gestes doux, une maman tresse des papillottes dans les cheveux de sa petite fille. On l'entend presque fredonner la berceuse fêfêrée de l'enfant dont on perçoit le balancement léger du corps rythmant le temps qui passe: «J'aime les scènes simples de la vie quotidienne.» Une autre gamine rêve et s'alanguit sur le dos de sa chèvre assise (!) sur sa mamelle gonflée de lait. La fillette lui enlace le cou d'une touchante étreinte, tiédie d'érotisme infantin.

Toute en tension dans la crainte possible d'être surprise, depuis la pointe de ses pieds nus et menus, jusqu'à l'extrémité cassante de ses doigts fins et gourmands, une petite voleuse chaparde une noix sur le buffet ventru de la cuisine: «c'est une commande que l'on m'a faite pour le sablon du Meuble Art de Paris.» En fragile équilibre sur les épaules de son père, gracile comme une écuyère dont la jupe vole au vent, cette autre fillette allonge le bras vers un fruit imaginaire pendu à la branche basse d'un arbre trop haut pour elle. On voudrait l'aider... «J'aime bien les gens qui se portent.» Accroupie, une femme au bras démesurément long donne du grain aux poules. A quatre pattes, son mioche famélique vole à la volaille quelques gouttes de cette pluie rare. Deux garçons à genoux s'appliquent à jouer aux billes. Ils ne sont plus là pour personne. A la faible lueur d'une ampoule nue, leur jeu s'éternise. Figé dans la glaise, il n'est pas près de finir. On mange ; on joue ; on dort aussi... Qui oserait réveiller cette fillette couchée sur le sol ? Enroulée comme un chat, abandonnée au creux de la plus profonde innocence, elle découvre sous les plis de sa jupette relevée, deux petites fesses charnues. Calé entre les jambes de son père assis, adossé, l'enfant dort. Son père dort aussi. Il somnole plutôt. Mais tous deux s'abandonnent à l'instant, la tête inclinée sous le poids d'une lourde mais paisible fatigue. C'est la pause après un long voyage, et avant la prochaine étape. Visiblement on n'est pas là pour rester. Le campement est provisoire: «Quand je fabrique mes personnages, j'ai envie de les garder. Mais au bout d'un mois, ça me passe. J'aime bien les voir partir.» D'ailleurs, ils doivent s'en aller, ils sont faits pour ça: «Ce sont des vagabonds, des gens du voyage qui s'arrêtent un moment avant de reprendre la route.» La route n'est pas pour Fanny: «Il faut avoir du temps à perdre pour voyager, et de toute façon, je préfère rêver que partir.» Il faudrait des mots de glaise, des phrases arrachées à l'argile pour traduire ce monde fascinant, si fragile et pourtant étonnamment fort, d'expression si puissante et si simple à la fois. Ce sont des scènes de la vie quotidienne.

Peut-être d'un quotidien oublié, mais que fait-on aujourd'hui a part manger, jouer, dormir? Ces scènes m'apparaissent comme des flashes d'un quart de seconde. « Il faut alors qu'elles soient suffisamment fortes et évocatrices pour conserver jusqu'au bout, intacte, la motivation, pour que ce quart de seconde s'extrait du temps banal et se fige pour l'éternité ou du moins; l'espace de la création: «J'ai besoin de les sentir vivants. Tant que je n'y crois pas, ça ne va pas. Sinon, je travaille sans arrêt, pendant une semaine du matin au soir.»

COLOMBIN

Le plus étonnant encore, c'est que cet art très achevé s'élabore à partir d'une technique céramique des plus rudimentaires, celle dont on fait les pots les plus bêtes, sans tour, ni détour, le colombin, qui consiste à rouler sous la paume de la main un boudin d'argile. Une technique enfantine, chérie des mères à la maternelle parce qu'elle leur permet de jouer en toute impunité à «caca-boudin». Fanny pratique ainsi depuis l'âge de 11 ans. Mais aujourd'hui, les petites scènes de «dînette» que la fillette exposait déjà, ont fait place aux évocations puissantes de l'artiste en pleine possession de son art. La technique est pourtant la même «Je commence par le bas. Si ça tient, je continue. « Et les corps s'élevant, lentement, de plus en plus haut, grandeur nature ! «Théoriquement, il est impossible que ça tienne. «Partout, on le lui a dit. Aux Beaux-Arts d'Amiens et de Paris : «Il a fallu que je quitte les Beaux-Arts pour le faire.» «Car ces grands corps dégingandés, aux membres exagérément fins, sont creux comme des ventres affamés. Sans armature interne, ils se posent comme un perpétuel défi à la pesanteur, à l'équilibre, à la matière, à la technique.» J'aime me compliquer la vie, mais il faut que la difficulté échappe aux gens, que mes personnages aient l'air de tenir debout naturellement.» Dire qu'il n'y a jamais de casse serait exagéré: «Après le temps de séchage, quand j'enlève les cales, c'est parfois la catastrophe.» Et le moral chute avec les corps qui s'écroulent. Mais si le sujet tient au séchage, s'il résiste au transport, de l'atelier jusqu'au four de cuisson, c'est bon. Originale, unique dans l'art de la sculpture et du statuaire, la production de Fanny Ferré séduit autant par sa hardiesse que sa simplicité. En même temps, elle échappe à tout courant contemporain conceptuel ou autre. Si ce n'est un look branché-artiste, seule concession à la faune des salons, Fanny prend à contre-pied tout parisianisme entendu : «C'est pas du tout mon problème d'être ou pas dans le coup. J'ai toujours voulu faire ce que le fais. Je n'ai ni l'envie ni l'intention de changer.» Dieu l'engarde et cochon qui s'en dédit'.

«Inter Magazine» PH.Humez (1993)